

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 129 (1984)
Heft: 3

Artikel: Aspects de la guerre de 1982 pour les Malouines
Autor: Borel, Denis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aspects de la guerre de 1982 pour les Malouines

par le divisionnaire à d Denis Borel

1. Introduction

1.1. Beaucoup de Suisses auront suivi avec intérêt le déroulement de la campagne que les Anglais ont menée d'avril à juin 1982 («Opération Corporate») pour rentrer en possession de l'archipel des Malouines (qu'ils nomment «Falkland Islands»), où les Argentins avaient débarqué par surprise pour y réaliser la souveraineté qu'ils revendiquaient.

Les informations recueillies jour après jour, substantielles et sereines de la part de Londres, maigres et enflammées de la part de Buenos Aires, paraissaient toutefois très «arrangées» (comme on pouvait s'y attendre) et les cartes disponibles se révélaient fort sommaires. Il était donc malaisé de se faire une idée claire et véridique des actions et, bien entendu, des plans d'opérations des deux parties au conflit.

1.2. Depuis lors ont paru quelques ouvrages et de nombreux articles de périodiques, que notre Bibliothèque militaire fédérale a rassemblés; on peut lui demander la liste des quelque 130 titres; très peu de textes en français, beaucoup en anglais et en allemand, un en italien. Le Service des films de l'armée dispose, de son côté, de deux films réunissant des séquences de provenances diverses.

Le présent essai a été rédigé d'après les plus explicites de ces sources et grâce à la documentation privée du

major Fritz Stöckli, de Saint-Blaise (NE). Le rédacteur imagine que son texte peut constituer, pour des lecteurs suisses, un rappel bienvenu ou un aperçu global utile. L'effort y est porté sur l'étude du choc de deux volontés, l'anglaise et l'argentine, avec le passage progressif de l'étalage de la force à l'emploi des armes, ainsi que sur la description des opérations terrestres dans la partie Nord de l'Ile Orientale. L'essai ne comporte pas de considérations techniques sur l'emploi des missiles contre les bateaux de guerre, ni sur la possibilité pour ceux-ci de détourner les coups.

1.3. Cette campagne est intéressante pour les Suisses préoccupés de nos possibilités de dissuasion. Elle fait comprendre que, pour obtenir un effet dissuasif, il ne suffit pas toujours de simplement faire étalage de sa force et de proclamer qu'on est déterminé à se battre: il faut savoir porter quelques coups significatifs, avec le risque de pertes que cela implique, et cela, dès les premières égratignures qui pourraient être portées à notre souveraineté, peut-être bien pour simplement savoir «de quel bois nous nous chauffons». Nous devons préparer notre population à cette éventualité de «combats de dissuasion»; de leur succès, obtenu au prix du sacrifice d'un certain nombre de militaires et même de quelques civils, peut découler la possibilité de préserver le pays d'une vraie guerre,

d'obtenir que notre indépendance soit respectée.

1.4. Londres admet que quelque 260 militaires britanniques ont perdu la vie au cours de la campagne (tués, noyés, accidentés). On doit considérer que c'est étonnamment peu; on sait certes que le gouvernement anglais était soucieux d'exposer aussi peu que possible ses militaires (d'ailleurs tous engagés volontaires), mais on ne peut pas faire la guerre et remporter des victoires sans s'engager vigoureusement, ni subir de pertes, dès que l'adversaire résiste. Notons que, de ces 260 tués, une bonne centaine étaient des marins et des aviateurs (bâtiments touchés ou coulés, aéronefs abattus ou accidentés). Les forces terrestres auraient donc perdu 160 hommes en 24 jours d'opérations: soit 50 hommes de la Garde le 8.6., lors d'un débarquement perturbé par l'aviation, et 5 en moyenne les autres jours (moins de 1 par bataillon). C'est extrêmement peu, et on a peine à imaginer que les combats de dissuasion, même locaux, que l'armée suisse pourrait être amenée à livrer, seraient si peu meurtriers.

1.5. Notre presse s'est fait l'écho de commentaires de commisération sur les pauvres conscrits argentins, transis et mal instruits, qui allaient être opposés aux vétérans professionnels des forces britanniques. Cela faisait partie de la guerre psychologique, menée par Londres, tout comme les photos montrant les redoutables Gurkhas aiguisant leurs poignards. Mais quand des Suisses laissent enten-

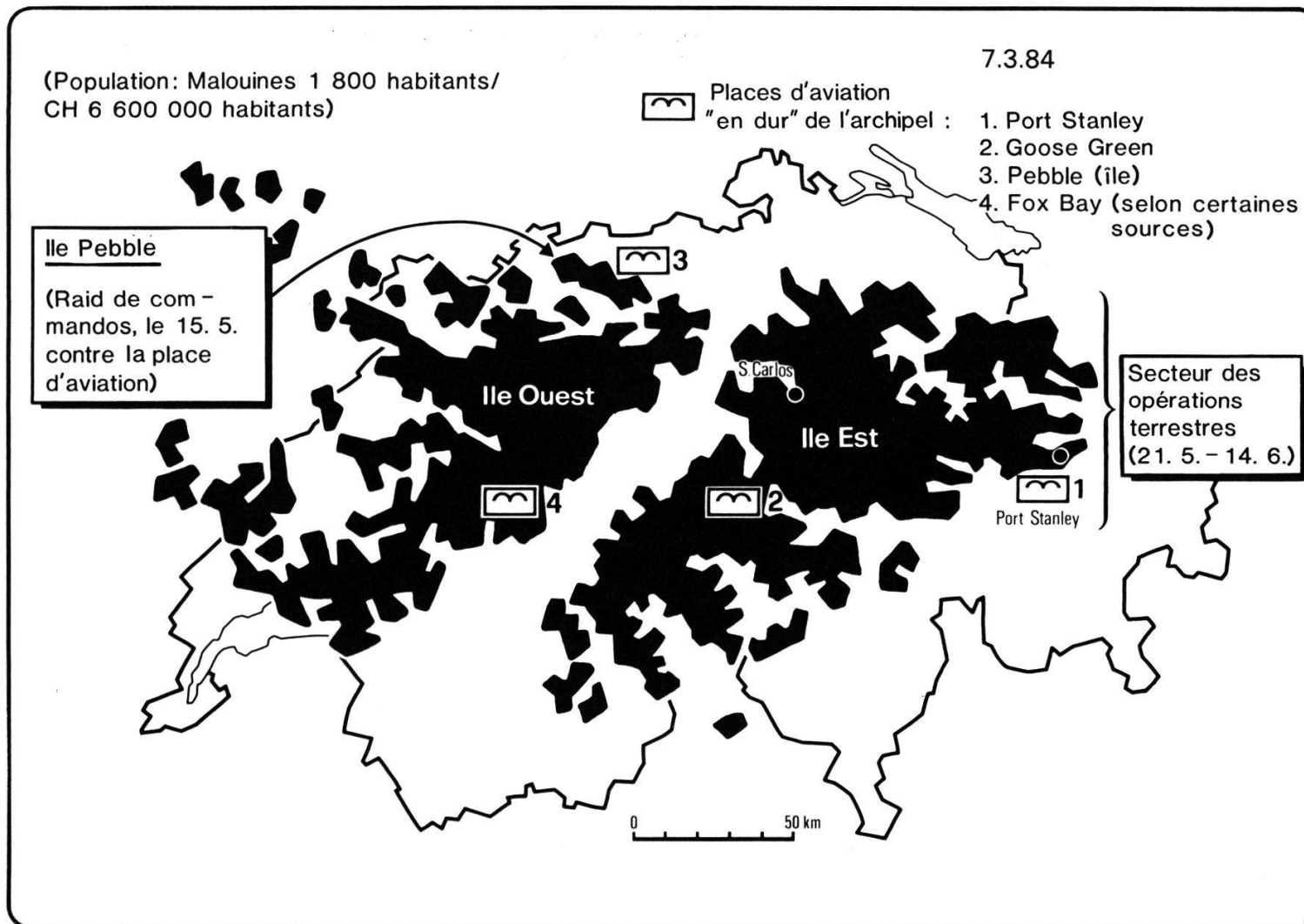
dre que des «conscrits» ne sauraient faire le poids en face de «volontaires», ils rendent illusoires tous nos efforts de dissuasion. Nous sommes, au contraire, fondés à penser que nos soldats sont aptes à se mesurer à des militaires d'armées permanentes. Signalons d'ailleurs qu'aux Malouines il pleuvait et neigeait évidemment aussi sur les Anglais, et que ceux-ci n'avaient pas eu le temps de se construire des abris. Il faut aussi savoir que, dans le corps expéditionnaire argentin, il y avait plusieurs formations d'engagés volontaires, et que les «Vétérans» du Royaume-Uni étaient souvent des jeunes gens de 20 ans à peine. Quant à l'instruction, elle est rarement meilleure dans les formations servant à long terme que dans les troupes suisses: la longue durée du service découle du besoin qu'éprouvent beaucoup d'Etats de disposer en permanence de troupes en service; l'instruction ne s'y pratique pas avec l'intensité suisse, car on est obligés d'étaler sur toute l'année les crédits en munitions et en carburants toujours mesurés. Dans le cas des Malouines, on sait toutefois qu'un des bataillons de fusiliers marins venait de rentrer d'une dure période d'entraînement dans le nord de la Norvège. En revanche, trois bataillons de l'armée de terre ne purent partir d'Angleterre que 5 semaines après le débarquement argentin, car il fallait d'abord parfaire leur aptitude au combat et les entraîner à la marche avec paquetage complet.

2. Aperçu des dimensions et du calendrier

2.1. L'Atlantique du Nord au Sud



2.2. Les Malouines comparées aux dimensions de la Suisse



2.3. Chronologie succincte de la campagne

Evénements	Date	Jours n°	Phases
Les Argentins débarquent aux Malouines Le corps expéditionnaire anglais prend la mer	2.4 5.4	1- 10-	Rassemblement des moyens et mouvement vers l'Atlantique Sud, avec halte à l'île de l'Ascension (3.4-30.4)
Les Anglais reprennent la Géorgie du Sud	25.4	20-	
Les Anglais bombardent Port Stanley Les Anglais coulent le «Général Belgrano» Les Argentins coulent le «Sheffield»	1.5 2.5 4.5	30- 40-	Affrontements aéro-navals, bombardements d'aérodromes des Malouines et raids de sondage terrestres (1.5-20.5)
Les Anglais font un raid contre l'île Pebble	15.5		
Les troupes anglaises débarquent	21.5	50-	
Les Anglais font tomber Port Darwin	28.5	60-	Opérations terrestres avec affrontements aéro-navals (21.5-14.6)
		70-	
Les Argentins capitulent	14.6	74-	

3. La surprise stratégique

3.1. On croit pouvoir dire que, le 1^{er} avril 1982, les Européens ne savaient pas que la souveraineté anglaise sur les Malouines était expressément contestée par l'Argentine et que des diplomates des deux pays en débattaient depuis un certain temps, les Britanniques se montrant dilatoires.

3.2. Les autorités de Londres paraissent bien avoir été tout à fait surprises par la décision de la Junte argentine de brusquement résoudre le problème par la force en faisant débarquer des troupes nombreuses dans l'archipel, ainsi qu'en Géorgie du Sud, et le ministre britannique des affaires étrangères démissionna aussitôt pour n'avoir pas pressenti l'invasion.

On sait que l'officier chargé de relever un camarade, rappelé au Royaume-Uni, à la tête des quelque 80 fusilliers marins anglais en garnison aux Malouines, venait d'arriver dans la capitale de l'archipel avec l'assurance de ses supérieurs qu'à Londres on ne craignait pas d'action militaire de la part des Argentins. Dans toute la région de l'Atlantique Sud, il n'y avait, au 1^{er} avril 1982, qu'un petit bateau de surveillance de la marine anglaise. Qu'il y ait eu surprise se reflète aussi dans la narration, par un officier du service topographique de Londres, de l'agitation que déclencha le débarquement argentin du 2 avril dans tous les services publics et dans les états-majors: personne, ou à peu près, ne disposait de cartes utiles de la région

ou de l'archipel. Le service topographique dut, en catastrophe, élaborer et composer ou compléter les cartes classées dans ses archives et les reproduire dans des échelles utiles aux divers niveaux hiérarchiques. Il fallut faire appel à tous les anciens habitants de l'archipel atteignables en Grande-Bretagne pour rassembler des informations actualisées sur les caractéristiques et les ressources de cette région dans la perspective d'opérations militaires, terrestres surtout (terrains d'aviation, plages de débarquement, hameaux et fermes isolées, chemins, réseau téléphonique, etc.). La flotte et le corps de débarquement partirent d'Angleterre presque à l'aveuglette: c'est à l'île de l'Ascension qu'ils furent rattrapés par des avions chargés de collections de cartes!

3.3. L'alerte put cependant être donnée aux Malouines (ainsi qu'en Géorgie du Sud) quelque 24 heures avant l'arrivée des forces argentes. Cela évita aux modestes garnisons britanniques d'être cueillies dans leurs lits et leur permit de se battre brièvement en infligeant quelques pertes aux Argentins, avant de recevoir de l'autorité civile locale l'ordre de cesser le feu. La presse argentine publia des photos humiliantes de ces fusiliers marins désarmés et alignés, couchés sur le ventre, mains à la nuque, aux pieds de militaires argentins triomphants.

3.4. Le sentiment d'avoir subi une surprise stratégique de la part d'un Etat pour lequel il n'éprouvait pas beaucoup de considération, et la

vision de ses soldats humiliés, choquèrent profondément le peuple anglais. Le Gouvernement de Londres puisa dans cet honneur blessé la détermination, aussitôt manifestée avec éclat, de rentrer en possession de ses îles lointaines. Par là, il avait aussi la volonté de montrer à d'autres adversaires potentiels et à des amis prêts aux concessions que le Royaume-Uni n'était pas disposé à accepter la politique du fait accompli.

On avait assez reproché aux Alliés de 1914-1918 de n'avoir réagi qu'en paroles aux violations, par Hitler, des clauses militaires du traité de Versailles (dont la remilitarisation de la Rhénanie), et d'avoir poussé le Führer à risquer d'autres coups de force (annexion de l'Autriche, des Sudètes, de la Bohême, de Memel). Quand enfin, à propos de Dantzig, on se résolut à tenir tête à l'Allemagne, c'était déjà trop tard!

4. L'affrontement de deux volontés

4.1. Si le coup de force de Buenos Aires sur les Malouines prit les Anglais par surprise, la détermination aussitôt manifestée par ces derniers d'y rétablir leur souveraineté paraît avoir constitué une surprise tout aussi grande pour les Argentins.

A partir de là, on assista à un affrontement de deux volontés pour faire triompher ce que chacune des parties considérait comme son bon droit.

Il s'agissait de dissuader les Argentins de se maintenir sur les Malouines,

respectivement de dissuader les Anglais de chercher à les reprendre. Tout dépendait de la détermination de chacun des gouvernements, de celle des deux nations, de celle de leurs forces armées.

On sait que cela a débouché sur de violents combats aéronavals et terrestres, limités il est vrai à la région des Malouines, et s'est terminé, pour les Argentins, après une rapide dérobade de leur flotte et malgré des actions courageuses et efficaces de leur aviation, par une nette défaite de leurs forces terrestres dans l'archipel. Toutefois, les succès britanniques n'ont souvent tenu «qu'à un cheveu».

Le Royaume-Uni s'est acquis une considération marquée dans le monde entier. Le régime argentin, lui, s'est discrédité par l'échec sans gloire de son coup aventureux; cela permet au moins d'espérer le retour durable de l'Argentine à la démocratie.

4.2. Si nous étudions l'attitude de la Grande-Bretagne, nous percevons dès le début sa volonté de jouer simultanément de la force et de la diplomatie pour résoudre le conflit en sa faveur: elle met en route avec majesté une force de reconquête et négocie à l'ONU et, par l'intermédiaire des USA, avec l'Argentine.

On sent qu'est manifeste l'intention de faire étalage de la force pour éviter d'avoir à s'en servir et on croit percevoir le ferme espoir que cette démonstration suffira à faire fléchir Buenos Aires. Le gouvernement de Madame Thatcher charge certes

dûment les militaires de préparer la reconquête par les armes, mais il n'autorise les actions qu'au compte-gouttes quand il a l'impression qu'elles peuvent constituer un «signal» décisif, mais pas trop humiliant, à son antagoniste, pour l'amener à la table des négociations. Plus tard, en certaines occasions, Londres presse les militaires de forcer la marche des opérations pour marquer quelques points sur le terrain et se trouver ainsi en meilleure position pour le cas où l'ONU imposerait un cessez-le-feu.

On sait que la dissuasion n'a pas réussi aux Britanniques, sinon juste avant que ne s'engage la dernière bataille, qui aurait pu être très meurtrière. On peut penser que, si les Argentins ne se sont longtemps pas laisser intimider, c'est que la supériorité du corps expéditionnaire adverse ne leur paraissait pas évidente, que la détermination du peuple anglais, lors de l'annonce des premières pertes notamment, leur a paru faiblir, et que les succès de l'aviation argentine permettaient d'espérer un échec militaire anglais.

4.4. Voyons un peu la succession des événements significatifs du choc des deux volontés, menant de la part de Londres de la menace d'emploi de la force à l'emploi sélectif de celle-ci, puis à des opérations terrestres d'assez grande envergure et à une bataille résolue et coûteuse contre l'aviation argentine, sans pourtant que celle-ci ne soit attaquée sur ses bases du continent.

– La force anglaise envoyée vers l'Atlantique Sud était assez puissante, mais son potentiel aérien (environ 30 Harrier) paraissait modeste et, avec 5 bataillons seulement, elle ne semblait pas de taille à affronter la garnison argentine. Buenos Aires était donc fondé à penser que Londres n'était pas en mesure d'accepter une vraie bataille et se montrerait plutôt enclin à la négociation. Il a fallu que l'on voie, à la télévision, la mise en route, 5 semaines plus tard, de 3 autres bataillons pour que deviennent crédibles la volonté et la possibilité des Anglais de vaincre sur le sol des Malouines, encore qu'avec 8 bataillons leur supériorité numérique n'eût pas été évidente. L'annonce de l'arrivée par voie aérienne, avec ravitaillement en vol, d'une douzaine de Harrier supplémentaires atténua aussi l'infériorité aérienne britannique.

– La reconquête de la Géorgie du Sud, le 25 avril déjà, fut certes facile, mais les Anglais purent montrer que leur corps expéditionnaire était là pour être employé et qu'ils étaient capables de combiner habilement l'action des moyens navals, aériens et terrestres. C'était, pour eux, l'occasion de marquer un point, premier baume sur leur blessure morale, première fêlure dans l'assurance triomphante de Buenos Aires.

On se demande d'ailleurs si la Junte n'aurait pas mieux fait de renoncer à la prise de cette île lointaine, qu'elle devait savoir indéfendable, à moins qu'elle ait espéré que les Anglais se

contenteraient de cette satisfaction d'amour-propre et n'insisteraient plus pour récupérer les Malouines.

– Le 1^{er} et le 2 mai, les Anglais tirèrent un coup de semonce clair en bombardant des aérodromes des Malouines avec l'aviation embarquée et des canons de la flotte et, surtout, avec un bombardier lourd venu de l'île de l'Ascension (c'était faire savoir qu'ils pourraient tout aussi bien bombarder Buenos Aires). Mais ce «signal» ne fut pas entendu, pas davantage que celui d'autres bombardements, car ces actions furent peu efficaces, si bien que, jusqu'à la fin de la campagne, les Argentins purent, presque sans discontinuer, faire atterrir et décoller des avions gros porteurs basés sur le continent, qui assuraient notamment les liaisons par lettres entre les militaires et leurs familles et pouvaient évacuer des blessés (facteurs psychologiques importants). Il purent aussi se servir sans trop d'entraves des petits avions d'appui au sol basés dans l'archipel.

– Vint le torpillage de l'unique croiseur argentin («General Belgrano») par un sous-marin anglais, dont il n'est pas certain que cela ait été un «signal» voulu et ordonné en haut lieu, car il eut lieu en dehors de la zone où les Anglais avaient proclamé qu'ils tireraient sur tout étranger. Près de 300 marins argentins coulèrent avec leur bateau. Cela provoqua certes quelque désarroi dans la population argentine mais raidit la Junte. Cela dissuada cependant la flotte argentine de s'exposer

désormais à la flotte anglaise; elle ne se manifesta plus dans le conflit.

– Deux jours après, l'aviation argentine (qui pouvait engager quelques 150 appareils modernes) intervint et démontra une efficacité et une combativité inattendues. Le «Sheffield», destroyer moderne de la Royal Navy, fut touché et incendié par un missile air-mer tiré de très loin. Les Argentins parurent dès lors convaincus de la possibilité de s'imposer militairement grâce à leur armée de l'air, et le corps expéditionnaire anglais ne leur semblait nullement dissuasif, cela d'autant plus qu'à l'annonce de la mort de plus de 20 de ses matelots, victimes d'une électronique qui paraissait imparable, le peuple anglais se montra très ébranlé. Cette réaction pouvait faire faiblir la détermination du gouvernement. Il est de fait que, si cette détermination resta intacte, les Anglais perdirent de leur assurance «sur le terrain» et, jusque dans les derniers jours du conflit, la supériorité aérienne des Argentins rendit les marins anglais très prudents et fit des débarquements de troupes sur l'archipel des opérations risquées quand elles n'étaient pas protégées par le mauvais temps (la plupart des appareils argentins n'étaient pas «tout temps»).

– Quand un débarquement de forces terrestres en vue d'une vraie bataille pour Port Stanley parut inéluctable, le gouvernement de Londres l'autorisa, mais entreprit de démoraliser les troupes argentines par tracts et autres entreprises de guerre psychologique.

Cette action de dissuasion se révéla payante puisque, en très peu de temps, un seul bataillon anglais réussit à faire tomber la position de Port Darwin/Goose Green, tenue par près de 1400 hommes. Ce fut, en effet, la première preuve du manque de combativité de la troupe argentine, et le dictateur du pays lâcha l'expression de «lutte inégale» peu propre à renforcer le moral des défenseurs de Port Stanley.

– Mais ce succès tactique éclatant ne suffit pas encore à donner l'assurance que le combat cesserait faute de combattants avant un affrontement décisif. Les Britanniques constatèrent simplement que les chefs argentins n'avaient pas le cœur à mener des opérations dynamiques: il n'y eut pour ainsi dire pas de contre-attaques et les Anglais ne se virent pas contester la liberté d'action sur terre.

– Toutefois, quand le commandant en chef des troupes débarquées eut mis toutes ses forces réunies dans leur dispositif d'attaque et grignoté quelques positions avancées, la troupe argentine renonça à poursuivre la résistance. Sur le terrain, la volonté argentine avait cédé à celle des Anglais. L'aviation, affaiblie mais certes encore dangereuse et résolue, accepta l'ordre de rester au sol, la marine rentra au port et le président Galtieri démissionna.

5. Les opérations terrestres

(voir croquis page 142)

5.1. Avant d'aborder la description des opérations terrestres, appuyées

par l'aviation et les hélicoptères et, parfois, par l'artillerie de la flotte, il convient de donner un aperçu des troupes qui y participèrent. Il s'est agi de 8 bataillons d'infanterie, appuyés par un peu d'artillerie (2 × 15 pièces), très peu de chars (8), des formations de défense contre avions, du génie et des services, et se servant d'hélicoptères en lieu et place de camions. Ces forces étaient articulées en 2 brigades, réunies, dès le débarquement de la seconde, aux ordres d'un divisionnaire, le major-général Moore, lequel disposait en outre de quelques troupes divisionnaires.

Il faut savoir qu'en Grande-Bretagne les brigades se composent de plusieurs bataillons et groupes selon les normes suisses. Dans l'infanterie, les régiments ne sont que des formations administratives et leurs bataillons entrent isolément, et selon les besoins du moment, dans la composition des brigades. Les divers bataillons de combat envoyés aux Malouines ressortissaient en partie à la branche des fusiliers-marins, en partie au régiment des parachutistes et aussi à ceux de la Garde, ainsi qu'au régiment des Gurkhas (montagnards des Indes). Ce qu'on appelle régiment dans l'arme blindée, l'artillerie, le génie, etc., correspond plutôt au bataillon/groupe suisse.

La 3^e brigade comprenait notamment:

4 bataillons d'infanterie (appelés 40^e, 42^e, 45^e commandos de marine et 3^e bataillon du régiment de parachutistes)

1 groupe d'artillerie (environ 15 pièces)

1 compagnie de sapeurs.

La 5^e brigade comprenait notamment :

3 bataillons d'infanterie (appelés 1^{er} bataillon du régiment gallois de la Garde, 2^e bataillon du régiment écossais de la Garde, 1^{er} bataillon du régiment de Gurkhas)

1 groupe d'artillerie (environ 15 pièces)

1 compagnie de sapeurs.

Il faut mentionner séparément le 2^e bataillon du régiment de parachutistes, car il changea plusieurs fois de brigade : formation organique de la 5^e, il débarqua avec la 3^e, fut ensuite engagé de façon autonome, puis rejoignit la 5^e brigade pour finir la guerre dans le cadre de la 3^e.

L'arme blindée n'avait envoyé aux Malouines que deux sections de 4 chars légers avec un char de dépannage, qui réussirent à vaincre les difficultés de terrain et à appuyer des éléments des 2 brigades en parcourant 750 km¹, au prix d'une chenille déchirée par une mine.

On ne relate pas dans ce texte les actions de guérilla et de diversion menées avec beaucoup d'allant sur divers points de l'archipel et même en Terre de Feu par des formations spécialisées.

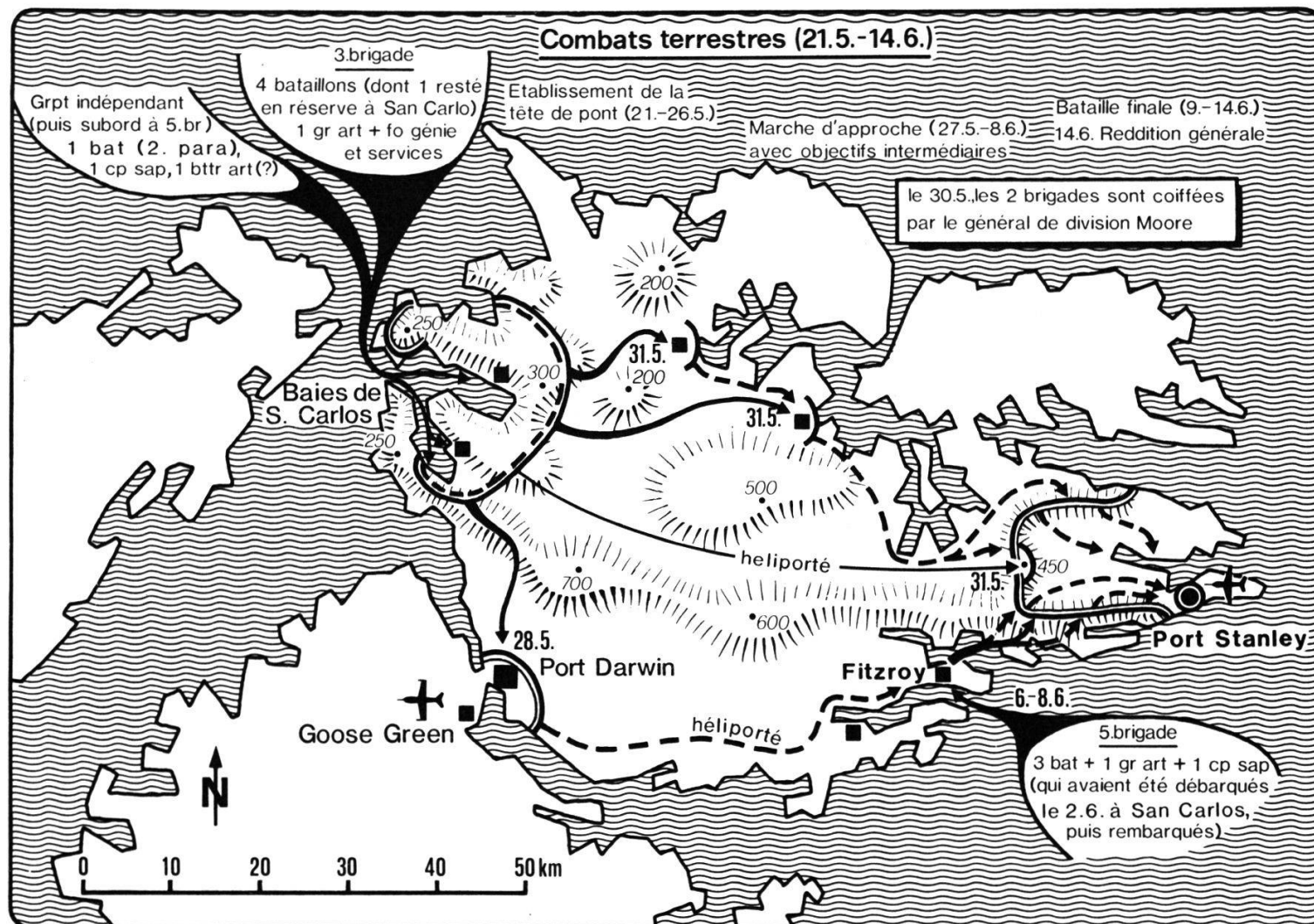
5.2. Les Britanniques reconnurent vite que, s'il fallait débarquer dans l'archipel, il convenait de se concen-

¹ Ce kilométrage élevé (8 fois la traversée du champ de bataille) fait penser que ces engins ont souvent été utilisés à titre de tracteurs tout terrain pour des navettes de transport.

trer sur la reconquête de la capitale. Ils ne se soucièrent donc pas d'occuper la grande île de l'Ouest, ni la partie Sud de l'île de l'Est, où il n'y avait apparemment pas de troupes argentines dangereuses, ni d'objectifs intéressants. Il paraissait aléatoire de débarquer près de la capitale, Port Stanley, très fortement défendue. Il fut donc décidé de prendre pied sur la côte Ouest de l'île Est, parce qu'il y avait là des baies en eau profonde (San Carlos et Port San Carlos), des collines interdisant le vol rasant d'avions adverses et parce que seule une faible compagnie des forces argentines y était engagée. On savait, toutefois, qu'on risquait des pertes sérieuses en cas d'attaques aériennes et qu'il faudrait ensuite effectuer une longue et difficile marche vers Port Stanley, le terrain étant dépourvu de chemins convenables, d'arbres, d'habitations (à part quelques fermes) et les conditions atmosphériques fort rudes.

Transposé en territoire suisse, c'était comme si des troupes débarquées en novembre sur les rives Sud-Est des lacs de Neuchâtel et de Bienne devaient pousser à pied jusqu'à Lucerne, à travers d'immenses pâturages, souvent marécageux, et en passant par 3 à 4 fermes à moutons seulement.

5.3. La mise à terre de la 3^e brigade avec le 2^e bataillon de parachutistes réussit fort bien grâce à un temps bouché et à une neutralisation rapide de la compagnie adverse. Mais, les jours suivants, pendant lesquels il



Positions argentines (entrée des baies de S. Carlos, Port Darwin, devant Port Stanley) - Représentation schématique sommaire

fallait débarquer beaucoup de matériel et d'approvisionnements, l'aviation argentine attaqua vigoureusement, détruisit plusieurs bateaux contenant beaucoup d'équipements précieux, ce qui retarda notamment l'aménagement d'une petite place d'aviation où furent basés ensuite 4 Harrier qui, malgré leur petit nombre, contribuèrent à modifier de façon déterminante la situation aérienne en dessus du champ de bataille en faveur des Anglais.

5.4. Au bout de 4 jours, la tête de pont étant assez solidement établie, on la laissa à la protection d'un seul bataillon, cependant que les gros de la 3^e brigade en débouchèrent et poussèrent vers l'Est, en direction de la capitale. Le «2^e para» renforcé fonça, lui, vers le Sud, et fit tomber 3 jours plus tard, après une courte mais sérieuse bataille, le verrou argentin placé sur l'isthme reliant les parties Nord et Sud de l'île et couvrant une place d'aviation gênante (Port Darwin/Goose Green). Peu après, 2 bataillons de la 3^e brigade se rendirent maîtres, pratiquement sans résistance, d'objectifs intermédiaires, et le troisième fut déposé par hélicoptères sur une hauteur de quelque 450 mètres (Mt Kent), position importante aux approches de la capitale, dont il délogea des fusiliers-marins argentins.

Les séquences de télévision montrent les difficultés des mouvements à pied dans cette marche d'approche: fantassins très lourdement chargés, très rares tracteurs chenillés avec

remorques, hélicoptères remplaçant les camions pour déplacer l'artillerie, les munitions, les bagages, etc.

5.5. Il fallait sans tarder engager la 5^e brigade qui, partie d'Angleterre un mois après la 3^e, venait d'arriver dans l'Atlantique Sud. Transbordée du paquebot Queen Elisabeth II sur des bâtiments militaires en Géorgie du Sud, elle fut d'abord débarquée dans la tête de pont de San Carlos, le 2 juin, et s'apprêta à marcher vers la capitale pour rejoindre la 3^e brigade, afin que toutes les forces soient réunies en vue de la bataille finale.

A peine cette marche, difficile surtout pour les militaires de la Garde plus familiers des cours de palais¹ que des marécages herbeux, avait-elle commencé, et alors que la 3^e brigade se montrait peu disposée à partager ses hélicoptères avec cette brigade nouvelle venue, un contact téléphonique inespéré avec un éleveur de moutons habitant au bord de la baie de Fitzroy, proche de la capitale, au Sud de celle-ci, fit découvrir que cette région, propice à un débarquement, avait été abandonnée par les Argentins. On réembarqua donc aussitôt la 5^e brigade, lui fit faire le tour de l'île Est pour la jeter à terre par bataillons successifs dans ladite baie, dont on s'assura la possession en y envoyant une compagnie du «2^e para», qui était déjà à mi-chemin, puis le gros du bataillon, en se servant du dernier hélicoptère gros-porteur alors en état de vol.

¹ Selon l'avis peu charitable des «durs» de la 3^e brigade!

Le nouveau débarquement se fit au cours de 3 nuits et tout se passa bien, sauf à l'aube du dernier jour, quand l'aviation argentine attaqua des Anglais devenus un peu insouciant, détruisit plusieurs bateaux et tua une cinquantaine de soldats de la Garde: le plus grand nombre de morts en une seule action au cours de cette campagne.

5.6. La 5^e brigade étant enfin venue s'aligner sur la 3^e, qui grelottait dans sa base de départ (chacune ayant semble-t-il engagé 3 bataillons et un groupe d'obusiers), les préliminaires de la bataille décisive s'engagèrent, méthodiquement et prudemment, sous forme d'actions nocturnes sélectives, bien appuyées par l'artillerie et avec la participation des rares canons que portent les bâtiments d'une flotte moderne essentiellement armée de missiles. Les Argentins se défendirent d'abord vaillamment sur les premières positions d'un dispositif dont aucune source étudiée ne donne l'articulation, ni les caractéristiques, sinon que les mines y abondaient et que l'appui d'artillerie était assez puissant.

Tout à coup, et avant le déclenchement de l'attaque générale, les troupes argentines «craquèrent», refluèrent

vers la capitale et leur chef, le général Menendez, n'eut plus qu'à signer l'acte de reddition de l'ensemble des forces engagées dans l'archipel.

C'était le 14 juin, 24 jours après le débarquement près de San Carlos, 74 jours après le coup de force irréflecti de la Junte, le 2 avril.

5.7. Les Anglais capturèrent quelque 12 000 prisonniers, soit un effectif sensiblement plus élevé que celui de leurs propres troupes d'attaque, et les renvoyèrent au plus vite dans leur pays.

5.8. A étudier de nombreux détails pour rédiger le condensé, qui se termine ici, le rédacteur a vu se confirmer l'enseignement, que la guerre se fait toujours avec des «restes»: il ne faut pas s'étonner de tout ce qui va de travers et se rappeler que l'adversaire aussi lutte dans le désordre. On doit en outre savoir que, si l'on se heurte parfois à l'adversaire, on est constamment en butte à l'adversité, laquelle mine insidieusement la résistance physique et morale: les chefs anglais ont d'ailleurs craint que des formations de fusiliers-marins, troupes d'élite, ne «craquent» au moment où s'amorçait la dernière bataille.

D. Bo.